

The background of the entire cover is a photograph of a two-story house with a classical portico, featuring columns and a pediment. The house is engulfed in intense orange and yellow flames that rise from the ground and the roof, reaching towards the top of the frame. The sky is dark, and the fire is the primary light source, casting a glow on the house's facade.

LAURE
VAN RENSBURG

LA
SURVIVANTE

« Un thriller féroce, époustouflant
et profondément émouvant. »

CHRIS WHITAKER



LAURE VAN RENSBURG

LA SURVIVANTE

Newhaven Plantation, Louisiane.

Abigail est la seule survivante de l'incendie qui a ravagé sa maison et coûté la vie à ses parents. Mais elle ne se souvient de rien : ni des vingt-quatre heures pendant lesquelles elle a disparu de sa communauté évangéliste rigoriste, ni des semaines qui ont précédé le drame. Alors, quand l'enquête révèle que le pasteur et son épouse n'ont pas péri dans l'incendie, Abigail devient la suspecte idéale.

Pour reconstituer ses souvenirs et prouver son innocence, elle n'a d'autre choix que d'affronter les cauchemars qui la hantent chaque nuit. Un prénom refait alors surface : Summer. Abigail en est convaincue, cette jeune femme trop curieuse, qui suscitait la méfiance de son père, détient la clé de son passé.

Un thriller psychologique aussi captivant que dérangeant, qui dénonce les violences faites aux femmes au sein d'une communauté ultra-religieuse aux États-Unis.

**« UN ROMAN QUI PREND AUX TRIPES,
QUI QUESTIONNE, QUI DÉRANGE PARFOIS,
MAIS QU'ON A DU MAL À LÂCHER. »**

@lechapitredangela

Après des études en France, **Laure Van Rensburg** s'installe en Angleterre où elle écrit son premier roman, *Rien que nous deux*, qui s'inspire des scandales sexuels révélés par le mouvement #MeToo, et de son propre vécu. *La Survivante* est son deuxième roman.

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Nelly Ganancia



8,90 euros
Prix TTC France

Texte intégral
Rayon : Thriller

Design : © Tangui Morin
Image : © Judy Kennamer / Arcangel





Remède ou poison, la belladone, parfois surnommée « cerise du diable » ou « bouton noir », accompagne les femmes depuis des siècles dans leurs soins comme dans leurs vengeances.

Les éditions Belladone sont nées de l'envie d'explorer toutes les nuances du noir au féminin. À l'image de cette plante empoisonnée, nos héroïnes séduisent, déroutent et peuvent s'avérer mortelles. Méfiez-vous des apparences...

Publié au Royaume-Uni sous le titre original *The Good Daughter* par Penguin.
Michael Joseph, une marque de Penguin Random House, en 2023.
Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Nelly Ganancia.
© Laure Van Rensburg, 2023. Tous droits réservés.
© Presses de la Cité, 2025, pour la traduction française.
Ce livre est paru en grand format aux éditions Les Presses de la Cité en 2025,
sous le titre *De nos cendres entremêlées*

Pour l'édition poche :
© Belladone, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-488853-10-1
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions Belladone)
et sur Instagram (@editionsbelladone) !

Belladone s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion
et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos
ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Laure Van Rensburg

LA SURVIVANTE

Roman

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Nelly Ganancia*

Les Presses de la Cité

Pour B.
Merci pour tout

PARTIE I

*Silencieux ami, des lointains nombreux, sens
comme ton souffle accroît encore l'espace.
Dans la charpente des sombres beffrois
consens au carillon.*
Rainer Maria RILKE¹

1. Rainer Maria Rilke, *Les Sonnets à Orphée*, II, XXIX, trad. J.-F. Angelloz, GF-Flammarion, 1943. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Mail d'information

De : Leroy Trevorrow

À : Adjoint en chef Larson

Objet : Données extraites du téléphone récupéré
à Newhaven Plantation

Nous avons analysé le téléphone découvert dans les décombres de Hunters Cottage, l'un des bâtiments de Newhaven Plantation, sur Jaspers Island. Nous n'avons pu récupérer ni liste de contacts, ni fichier texte, ni liste d'appels. Nous sommes encore en train d'analyser les photos et images. Toutefois, nous avons pu mettre la main sur un certain nombre de fichiers audio depuis la fonction enregistreur. Vous en trouverez la transcription en pièce jointe. Vous noterez que, dans tous les enregistrements, c'est la même personne, de sexe féminin, qui interviewe un ou plusieurs interlocuteurs. Les enregistrements ne sont pas classés par ordre chronologique et leur qualité est variable ; certains passages n'ont pas pu être transcrits.

N'hésitez pas à me contacter si vous avez des questions. Je reviendrai vers vous dès que j'aurai d'autres informations, que ce soit sur les données récupérées dans le téléphone, ou sur les autres éléments en cours d'analyse. Voici les conventions typographiques utilisées pour la transcription :

(...) Inintelligible

FORT Les capitales indiquent que la personne
 crie ou parle fort

Bas Les italiques indiquent des voix plus douces ou des murmures

(Italiques) Bruits de fond, non verbaux

Fichier audio n° 1

Qualité du son : Mauvaise

[Voix A] : Féminine

[Voix B] : Féminine

[Voix A] : (...) Qu'est-ce que ça veut dire ? Et si jamais tu avais envie de partir ?

[Voix B] : Les gens peuvent partir quand ils veulent. Ce n'est pas une prison. Dieu nous a faits libres (...) sont partis.

[Voix A] : Mais les gens peuvent encore venir rendre visite à leurs amis ou aux membres de leur famille qui sont (...) église ?

[Voix B] : Non, ce n'est pas (...)

[Voix A] : Donc c'est pas une décision facile à prendre. Je veux dire, est-ce que tu partirais sachant que tu ne pourrais jamais revenir, ni voir ta mère, tes frères et ta sœur ? J'appelle pas ça avoir le choix (...)

[Voix B] : Pourquoi je voudrais partir ? C'est là que je veux (...) marier et élever mes enfants un jour. J'adore cet endroit et ma famille. Je voudrais ne jamais les quitter. Il est parfait, cet endroit, il ne peut rien m'arriver tant que j'y suis. J'espère ne (...)

[Voix A] : (...) connais le dicton (...) attention à ce que tu souhaites (...)

Moment présent

La mort a fait entrer dans notre maison des mouches et des inconnus. Les premières bourdonnent entre les décombres calcinés de la salle de séjour. Les seconds ont sorti des chaises de la cuisine dans le jardin, mais je suis la seule assise, entourée d'une muraille d'uniformes bardés d'étoiles rutilantes à cinq branches. Ils disent qu'un homme de la région a vu de la fumée en se promenant sur son bateau du côté de Hangman's Creek, et qu'il a appelé les pompiers. À l'avant de la maison, Mr Abernathy parle avec un autre groupe de policiers. Papa aurait refusé de recevoir de la visite de l'extérieur. Nous n'en avons jamais eu jusqu'à présent. Mais on ne peut sans doute pas dire que ces hommes sont en visite.

Papa. Dans le séjour. Avec elle. Rouge. Le rouge et jaune des flammes. La peau craquelée par la chaleur. Deux formes distordues sur le parquet brûlé. Deux housses noires qu'on a emportées. C'est donc là qu'on va vraiment, après : dans un sac mortuaire.

Bien qu'il y ait un monde fou, nous n'avons que nos silences à partager jusqu'à ce que le vrombissement d'un hors-bord nous interrompe. Levant les yeux vers eux, il me semble être la marée qui va et vient. Entre le jardin et ce qu'il reste du séjour, entre maintenant et il y a quelques heures, entre le réel et l'irréel. Je les regarde et me demande s'ils ont conscience des moments où je ne suis pas vraiment là.

Une policière se fraie un chemin dans la masse des corps trapus aux épaules carrées. Ses cheveux courts lui balaient la nuque. Elle porte un plateau plein de gobelets en provenance de Joe's Café. Un badge étincelant, épinglé au-dessus de son sein gauche, l'identifie comme l'adjointe Pritchett. Les autres – tous des hommes – sont rassemblés autour d'elle, les mains dans le dos ou les bras croisés, le regard abrité par des lunettes noires. Elle ne devrait pas être avec eux, c'est contre-nature. Les femmes ne sont pas destinées à faire carrière, mais à être mères de famille. Celle-là ne porte pas d'alliance et ne semble même pas en éprouver de honte. « Encore une victime de notre monde », aurait commenté papa. Les gobelets sont fumants, alors que le temps exigerait plutôt un pichet de thé sucré bien glacé. Elle me fait de la peine.

À côté de l'adjointe Pritchett, deux policiers encadrent l'un des gommiers qui poussent derrière la maison. Un balbuzard pêcheur sautille dans l'herbe sous leurs yeux, aussitôt suivi par un congénère. Leurs becs déchiquettent quelque chose dans l'herbe. Je me concentre sur eux, sur l'arbre, sur la haute clôture du fond du terrain... sur tout ce qui peut empêcher mes pensées de revenir vers la maison et de traverser la cuisine, la porte fermée et le couloir jusqu'au séjour calciné.

Papa, sa forme noircie et distordue, et *elle* – je ne peux pas prononcer ce mot. Rien que d’y penser, quelque chose brûle dans ma poitrine.

L’adjointe Pritchett distribue les gobelets, dont un qu’elle place entre mes mains bandées. Remerciements marmonnés, toussotements. Puis ils se remettent à m’étudier. Des regards furtifs sont jetés dans ma direction. Voient-ils une jeune fille, ou bien les cendres et la suie dont elle est couverte ? Seigneur, j’ai inhalé tellement de cette fumée ! Elle est en moi. Ils sont en moi tous les deux, ils tapissent ma gorge et mes poumons. J’ai un haut-le-cœur mais rien ne sort.

Ces étrangers ne se sont jamais souciés de nous, alors pourquoi faire semblant tout à coup ? Peut-être sont-ils juste curieux de voir à quoi ça ressemble, ici, sachant qu’ils n’y sont pas les bienvenus. Je voudrais qu’ils s’en aillent. Nous n’avons pas besoin d’eux. Leurs rubans jaunes, leurs radios criardes qui crépitent : quel manque de respect envers la beauté grandiose et fanée de Newhaven Plantation House ! Leur présence insiste avec grossièreté sur ce qu’il s’est passé. La nouvelle s’échappe par la grande porte après avoir parcouru les couloirs de Newhaven, portée par toutes ces voix – des mots murmurés, étranglés, bégayés –, un incendie. Une tragédie. Le pasteur Heywood et sa femme. Morts.

Quelqu’un a enlevé le couvercle de mon gobelet. Je ne me rappelle pas l’avoir fait. Avec le lait, le contenu est d’un beige pâle. Papa aurait détesté ; il n’aimait que le café très fort. Un café léger était un signe de faiblesse. Or un caractère faible laisse la porte ouverte à tous les péchés. J’ai les genoux qui tremblent en me remémorant cette vérité.

Soudain, une voix suraiguë crie mon nom, tranchant le fil de mes pensées. Tel Moïse ouvrant la mer Rouge,

Mrs Calhoun fend la foule des policiers et pompiers à grand renfort de coups de coude et de détermination farouche.

— Dieu soit loué, tu es saine et sauve ! Ne bois pas ça, ajoute-t-elle en posant mon gobelet par terre.

Alors qu'elle veut les prendre dans les siennes, elle s'aperçoit que mes deux mains, ainsi que mon avant-bras gauche, sont emmaillotés dans de gros pansements. En avisant mes vêtements et mon visage maculés de suie, elle écarquille ses yeux rouges et gonflés.

— Ça va ?

Ses paroles ne rencontrent que mon silence. Lorsqu'il devient trop pesant, elle le brise :

— Je t'en supplie, Abigail, dis quelque chose ! Est-ce que tu es blessée ? On s'est fait tellement de souci ! Tu avais disparu. On t'a cherchée toute la journée, hier. Et maintenant ça ! Seigneur...

— Vous dites qu'elle a disparu hier ? répète l'un des policiers.

Je desserre les mâchoires, mais au lieu de mots je ne produis qu'une quinte de toux. Chaque bouffée d'air ravive l'incendie dans ma gorge et me fait tousser davantage. Le visage de Mrs Calhoun se couvre de larmes. Quelqu'un presse contre ma bouche le goulot d'une bouteille, dont le bord me scie les lèvres. L'eau me fait du bien.

— Elle n'est pas blessée, dit le brancardier qui s'est occupé de moi. Elle a quelques brûlures superficielles et a inhalé un peu de fumée. Nous lui avons mis le masque à oxygène pendant quelques minutes. En revanche, elle n'a pas dit un mot depuis notre arrivée. Nous allons l'emmener...

— Vous ne l'emmènerez nulle part ! lance Mrs Calhoun en le fusillant du regard avant de se tourner vers moi.

Tes frères et ta sœur vont bien, Abigail. Tu comprends ce que je dis ? Elijah, Matthew et Sarah sont en sécurité à Newhaven. Grâce au Ciel, ils ont passé la nuit là-bas.

Sur ce, elle fait volte-face et se dirige vers ce qu'il reste de la maison.

— Hé, vous faites quoi, là ? demande un policier.

En déplaçant sa masse imposante, il me cache le soleil et barre le passage à Mrs Calhoun. Elle redresse les épaules comme pour hisser sur son dos un gros sac de linge.

— Il faut que j'entre. Matthew a besoin de son inhalateur. Il est rangé dans la salle de bains du haut.

L'homme ne bougeant pas, Mrs Calhoun développe :

— Le petit a de l'asthme, ne me dites pas que vous voulez priver un orphelin de son traitement ? Où est votre charité chrétienne ?

— Vous n'avez pas d'inhalateur de secours dans la maison principale ?

— Non.

— Vous ne pouvez pas passer par là, madame. Nous n'avons pas fini d'inspecter les lieux.

— Et par où voulez-vous que je passe ? Je grimpe le long de la gouttière jusqu'à la fenêtre de la salle de bains ?

Le policier jette un bref coup d'œil en direction de la personne compétente. Il y en a toujours une. Une tête, pourvue de cheveux gris et d'une grosse moustache, acquiesce.

— C'est bon, suivez-moi, soupire le policier.

La porte vitrée s'ouvre en gémissant. Une puanteur indescriptible s'échappe de la maison. Aussitôt, le visage de Mrs Calhoun se fripe autour de son nez. C'est le genre d'odeur qui impose des images à l'esprit, que vous

le vouliez ou non. Elle colle à mes vêtements, à mes cheveux. Mrs Calhoun se tourne vers moi, l'horreur peinte sur le visage, avant de forcer un sourire.

— Je reviens tout de suite, Abigail. Je vais juste chercher le médicament de ton frère, et puis nous rentrerons à Newhaven. Ne leur dis rien, surtout !

Elle lance au policier un regard qui sous-entend : « Gare à vous si vous essayez encore de m'arrêter ! »

Je baisse les yeux vers le sol, où mon gobelet fume encore. Je voudrais le toucher, presser le bout de mes doigts contre le carton brûlant pour tenter de revenir à la réalité, mais mes mains sont enfouies sous plusieurs épaisseurs de gaze.

Ils continuent à me regarder, attendant que je parle, mais je n'ai pas de mots pour eux. Pas de réponses à leurs interrogations. L'incendie a dévoré et déformé mes souvenirs. Il a brûlé mes sensations et me laisse abrutie sous l'avalanche des questions que je me pose.

Est-ce que c'est moi ? Est-ce qu'ils sont morts à cause de moi ? Parce que... je ne me souviens de rien. Ni du feu, ni de leur décès, ni de la raison pour laquelle j'ai pu disparaître hier. Je ne me souviens de rien.

DEUX MORTS DANS L'INCENDIE DE NEWHAVEN PLANTATION

par notre correspondante Marilyn Wassermann

Un incendie survenu à Newhaven Plantation a causé la mort du pasteur John Heywood, 45 ans, et de son épouse Genevieve, 38 ans. C'est lors d'une sortie en bateau dans Hangman's Creek que le plaisancier Beau Travers a remarqué une épaisse fumée et appelé les secours. L'incendie a rapidement été maîtrisé par les pompiers de Parkerville. La jeune Abigail, 17 ans, fille aînée des Heywood, a été sauvée des flammes et n'a que des blessures bénignes. Les trois autres enfants du couple se trouvaient dans la maison principale de la plantation quand l'incendie s'est déclaré. Selon les informations dont nous disposons, les pompiers seraient arrivés sur les lieux vers 18 h 45, après quoi le bureau du shérif a rapidement été informé de la découverte des deux corps dans les décombres.

La cause de l'incendie n'est pas encore établie ; une enquête a été ouverte. Selon la plus grande vraisemblance, la famille avait allumé des bougies et des lampes à kérosène pour pallier une défaillance du générateur à la suite de l'orage survenu samedi en début de soirée. Le marshal Wesley Dunlop, chef de la caserne de Parkerville, nous a indiqué qu'une autopsie des deux corps allait être pratiquée. Apparemment, le feu s'est limité à Hunters Cottage, l'une des nombreuses habitations qui composent la propriété, et n'a touché aucun autre bâtiment.

Newhaven Plantation était autrefois le Newhaven Grand Hotel. Depuis une trentaine d'années, c'est le siège de la New America

Baptist Church (NABC) en Caroline du Sud. Cette congrégation évangélique est connue pour ses positions extrêmement conservatrices, et pour ses blocages à la porte d'institutions locales telles que le centre LGBTQ et la clinique du Planning familial, située sur Mercer Street.

Ce drame survient huit mois après la mort accidentelle du précédent pasteur de la NABC, qui s'était rompu le cou en tombant dans le grand escalier de la maison de maître de la plantation. Ni Jeb Abernathy, qui vient d'endosser à son tour les responsabilités de pasteur, ni les autres représentants de la communauté n'ont souhaité s'exprimer pour le moment.

COMMENTAIRES :

Julie_Green1982

C'est une tragédie, pauvres enfants ! Quelle façon horrible de perdre ses parents !

ConfederateJoe

Encore un coup des gauchiasses. Sûr qu'ils ont foutu le feu pour essayer de faire taire les bons chrétiens.

Anon_1978

Ce n'est pas une Église, c'est une secte qui séquestre des gens partout dans le pays. La NABC est dangereuse et doit faire l'objet d'une enquête.

MissyCat

Srx, @ConfederateJoe, c'est tout ce que tu trouves à dire ? Va boire du chlore pour soigner ton Covid, pauvre trumpiste !

Chad1287678

Je les ai vus en ville avec leurs fringues de zombies, tous coiffés pareil. Une belle bande de tarés, si vous voulez mon avis.

Anon_1978

Ils l'ont bien cherché. Ils détruisent la vie des gens.

JuicyJuice

Newhaven ? La grande baraque sur l'île hantée ?

2

Début juin

Maman nattait mes cheveux, serrant mèche après mèche entre ses doigts jusqu'à ce que je reconnaisse le tiraillement familial de mon cuir chevelu. *La fille obéissante adopte une coiffure modeste.* Les mèches devaient tenir parfaitement en place – chez les Heywood, on gouvernait par l'exemple. Tout le monde pensait que je me coiffais seule, vu que j'avais presque 18 ans, mais c'était notre truc à nous, et la tresse était toujours mieux réussie quand maman s'en chargeait.

Mes mains se crispaient sur mon cahier à mesure que maman tressait – *il n'est de perfection sans sacrifice.* De nos jours, les gens sont habitués à la facilité, ils attendent qu'on leur serve tout sur un plateau. Même si je connaissais déjà les versets par cœur, j'articulais en silence les mots notés sur la page. *Perfection.* Ce jour-là plus que jamais, je voulais être parfaite : une mission d'évangélisation était prévue d'ici peu dans l'un des refuges pour femmes battues de Charlotte, une grande ville située à

plusieurs heures de route de Newhaven, et je mourais d'envie de faire partie de la délégation.

— J'ai fini, on y va, dit maman en piochant pour moi un foulard dans le tiroir.

Je le fourrai dans ma poche. Malgré l'heure matinale, l'air était déjà lourd de la chaleur estivale et du bruit lointain des conversations qui filtraient par les fenêtres ouvertes de Newhaven. Le flot de fidèles était prêt à se déverser par la porte à double battant. De l'autre côté de l'allée, la famille Caine sortit de Myrtle Cottage. Tout près, la maison des Favreau me donna un pincement au cœur. Comme c'était bizarre, même sept mois plus tard, d'en voir sortir la famille Garrett !

Papa accueillit la congrégation sur le seuil de la chapelle, répondant d'un signe de tête à chaque « Bonjour, pasteur Heywood ». Maman se tenait près de lui, ne saluant que d'un sourire, tandis que Matthew et Elijah s'agitaient à ses pieds et que la petite Sarah dormait dans ses bras. Le bébé commençait à peser son poids ; maman ne cessait de le changer de position. Je résistai à l'envie de lui proposer de le porter, ce n'était pas le moment de parler. On sentait d'ici la chaleur étouffante qui régnait dans la chapelle et qu'il faudrait affronter pendant l'office. Se montrer digne de l'amour du Seigneur n'est pas chose facile, sans quoi la grâce serait accordée à n'importe qui. La plupart des gens voulaient une spiritualité sans effort, sur des fauteuils rembourrés, dans des auditoriums climatisés. Des hypocrites.

Nous entrâmes les derniers. Le visage de maman s'éclaira d'un sourire plus large lorsque je tendis les bras pour la soulager de Sarah le temps qu'elle noue son foulard sur ses cheveux. Devant l'estrade, Mr Garrett fixa son téléphone sur le trépied et en orienta l'objectif vers le

pupitre. Chaque famille finit de s'installer sur son banc. Je me redressai en songeant que tout Newhaven était assis derrière nous. Maman était placée à ma droite. Près d'elle, le banc de Mrs Favreau – la femme de notre ancien pasteur – restait vide. Elle était désormais trop malade pour quitter sa chambre. Nous devons nous occuper d'elle depuis plusieurs mois déjà, et même lui apporter ses repas.

Papa monta sur l'estrade, puis fixa le micro au revers de sa veste. D'un geste, il invita la congrégation à se relever et prier, avant de nous faire rasseoir, selon notre immuable chorégraphie dominicale. Puis il se plaça derrière le pupitre, un sourire aux lèvres, et fixa l'objectif de ses yeux d'un bleu pâle.

— Avant de commencer la prédication de ce dimanche, je voulais vous rappeler à tous la collecte organisée pour Janet Munro et ses enfants à Wellmont, le centre de notre congrégation en Floride. Voilà bientôt six mois que cette tragédie a emporté deux membres de la famille, notre cher frère le pasteur Munro, ainsi que sa fille aînée, Fleur. Il est de notre devoir de nous serrer les coudes autour de Janet. Parmi les horreurs de ce monde, notre rôle est de nous assurer qu'elle et les siens ne manquent de rien. Le pasteur Munro en aurait fait autant pour chacun d'entre nous. Chers amis qui nous suivez en distanciel, vous pouvez faire un don sur la cagnotte que nous avons ouverte en ligne. Vous trouverez le lien dans les commentaires de la vidéo. Dans un monde où l'égoïsme fait loi, soyez l'instrument de Son amour : Dieu place nos prochains sur notre route pour nous permettre de mieux voir Sa bonté...

Sur l'estrade, une grande photo de Fleur et de son papa était exposée sur un chevalet. Joue contre joue, elle lui enserrait le cou et on voyait bien son joli médaillon. Depuis

que son père le lui avait offert, elle ne l'avait jamais quitté. Elle avait pris l'habitude de jouer avec quand elle réfléchissait à quelque chose, le faisant glisser de bas en haut le long de sa chaîne. Il était devenu une extension d'elle-même. Sur la photo, le grand sourire de Fleur découvrait ses dents du bonheur. Les larmes me piquèrent les yeux. Six mois plus tard, je ne parvenais toujours pas à croire qu'elle était partie. Son absence pesait lourd dans ma poitrine. C'était le premier été que je passais sans elle. Le bout de ma langue vint se plaquer contre mes incisives. Moi aussi, j'avais les dents du bonheur quand nous étions petites, c'est pourquoi maman m'appelait Honey-Bunny, « ma lapinette au miel ». Au fil des ans, l'écart s'était refermé entre les miennes, mais pas entre celles de Fleur. Au-delà de ce détail, nous nous ressemblions beaucoup : mêmes cheveux blonds comme les blés, mêmes yeux bleus, même courbure des lèvres. Nous partagions nos secrets, échangeions nos vêtements. Fleur était la sœur que je n'avais jamais eue, jusqu'à l'arrivée de la petite Sarah.

Malgré l'éloquence magnétique de papa, mon attention divaguait, se glissait entre ses mots, s'échappait de l'église, flottait jusqu'au rivage. Fleur et son père venaient nous voir plusieurs fois par an, lui pour l'administration de la communauté, elle pour jouer avec moi. Nous passions des heures au bord de l'eau. En grandissant, nous avons cessé de jouer, mais nous étions restées très proches et passions encore tout notre temps ensemble à chacune de ses visites. Nous les attendions pour le lendemain quand ce crime insensé nous les avait enlevés tous les deux à jamais. Le pire, c'était que papa était en voyage pour les affaires de l'Église ; il n'était pas là pour me soutenir quand j'avais appris l'horrible nouvelle. Fleur avait-elle compris qu'elle allait mourir en entendant le premier coup de feu ? J'avais

des visions d'elle en train de se cacher, dans son armoire ou sous son lit, une main plaquée sur la bouche. Papa disait toujours que Dieu rappelait les âmes à Lui sans distinction, que nos actions déterminaient simplement où nous allions ensuite. Si seulement Il l'avait laissée rester ici-bas plus longtemps ! J'écrasai une larme avant qu'elle ait le temps de couler.

Maman me rappela à l'ordre d'un petit coup de coude ; je sursautai. Mon regard rencontra celui de papa – des yeux sévères au-dessus de sa barbe, qui s'étirait en un sourire bienveillant. Derrière lui, le lourd rideau fut brièvement agité par un courant d'air. Papa affirmait toujours que la mort faisait partie de la vie. Moi, je pensais que la mort n'avait pas besoin de nous côtoyer de si près.

Je rejoignis ma place dans la chorale : la deuxième en partant de la droite au premier rang, composé des filles. Les garçons s'alignaient derrière nous sur l'estrade. Je sentis un souffle tomber sur ma nuque et agiter les petits cheveux échappés de leur prison nattée.

Anita Jones se glissa derrière l'orgue électronique. Tout le monde prit son souffle et la chapelle résonna des premières notes de « Louons la puissance de notre Seigneur ». La mélodie me remonta le moral, relevant les coins de ma bouche, et la tension de mon cuir chevelu se relâcha malgré la tresse. En secret, je dédiai mon chant à Fleur. Matthew me souriait depuis notre banc, balançant ses petites jambes en rythme. Depuis le léger vertige que j'avais ressenti les premières fois en montant sur l'estrade, j'adorais chanter dans la chorale, avec cette pulsation qui irradiait du centre de mon corps. Mais, ce jour-là, le plaisir du chant était entaché de tristesse.

Nous entonnâmes notre deuxième cantique, « Levons nos yeux pleins de joie ». Mon attention se porta sur la

foule des fidèles dans la salle. Au troisième rang, la tête blonde et mal coiffée de Tom dépassait celle de ses voisins, ce qui lui offrait une vue dégagée sur l'estrade. Son regard me transperçait comme un scalpel, m'arrachait les vêtements du corps et la chair des os. Il y avait moins d'un an qu'il avait rejoint notre congrégation, et un sentiment de malaise s'y était immiscé en même temps que lui. Même s'il essayait de s'adapter, sa vie d'avant lui colait à la peau. On la devinait dans sa silhouette osseuse, résultat d'une vie gaspillée entre jeux vidéo et petits boulots, et on l'entendait dans son accent yankee. Une fois, il avait essayé de dire « vous autres » comme un vrai gars du Sud ; Birdie et moi en avons pleuré de rire. Mais son visage s'était tordu d'une telle rage silencieuse que le rire s'était figé dans notre gorge. Et là, dans l'église, il me regardait comme si j'étais le dernier pichet de thé glacé en pleine canicule.

Dehors, la marée des fidèles monta en direction de l'entrée sombre et caverneuse de la maison principale. Le temps avait déposé une couche de poussière sur la façade de Newhaven, la chaleur et l'humidité ayant patiné d'un jaune sale ses murs autrefois blancs. Mais, si la nature avait commencé à reprendre ses droits sur lui, on percevait encore la gloire passée de l'ancien hôtel de luxe avec son élégante colonnade et son balcon qui courait sur tout le premier étage.

Chacun prendrait bientôt place dans l'ancienne salle de bal pour notre repas partagé hebdomadaire, sur des chaises taillées et polies à la main – ces mêmes mains qui avaient récolté et préparé notre nourriture, et qui à présent la servaient. Ici, sur Jaspers Island, le « je » s'effaçait au profit du « nous ». Cette proximité, elle était à la fois

réconfortante et envahissante. Parfois, elle vous étouffait en vous enveloppant, en une seule étreinte.

Le mobilier rudimentaire de la salle de bal, rebaptisée « salle commune » par la congrégation, jurait avec la grandeur du lieu. Les tables aux pieds massifs cohabitaient avec les moulures délicates des corniches. Même avec son papier peint partiellement décollé et taché d'humidité, la pièce en imposait par sa noblesse, surtout quand on levait les yeux vers l'impressionnant lustre suspendu au milieu du plafond. Il ne marchait plus depuis de nombreuses années et le cuivre était oxydé par endroits, mais cela m'était égal. Les pampilles de cristal me faisaient toujours penser à des gouttes de rosée prises dans une immense toile d'araignée.

C'est donc au milieu de cette beauté datant d'avant la guerre de Sécession que chacun se plaçait à présent derrière sa chaise, prêt à prendre la main de son voisin pour former une véritable chaîne humaine pendant que papa réciterait les grâces. Et, comme toujours, la nourriture serait simple et délicieuse : montagnes fumantes d'œufs brouillés, gruau au miel, pain de maïs parfumé tout juste sorti du four. J'en avais l'eau à la bouche en me dirigeant vers les grandes portes, quand tout à coup mon genou droit lâcha et manqua de me flanquer par terre.

Faisant volte-face, je vis papa en train de rire. C'était sa farce préférée. Même après toutes ces années, je me faisais encore avoir au moment où je m'y attendais le moins – une légère chiquenaude de la pointe du pied, appliquée au creux du genou.

— Papa, dis-je en souriant.

— Héhé, travaille tes réflexes, ma chérie !

Passant un bras autour de mes épaules, il m'entraîna dans la grande maison.

Les jumeaux paraissaient minuscules dans leurs lits de grands, avec leurs visages encore arrondis et poupons. *Ils grandissent si vite*, pensai-je en refermant la porte. Je les aimais depuis leur naissance ; ils étaient venus mettre un terme à la souffrance de maman. Deux petits points finaux emmaillotés de coton. Dieu l'avait mise à l'épreuve à chacune de ses fausses couches, lui demandant de prouver sa détermination. J'avais arrêté de compter après la cinquième. Elle ne s'était jamais résignée, en dépit de sa santé de plus en plus fragile. J'avais prié, et même tenté de négocier avec Dieu, jusqu'à ce que les jumeaux se fraient dans un cri un chemin en ce monde, suivis par l'arrivée de la petite Sarah, qui avait maintenant quelques mois.

Après le brouhaha des conversations à Newhaven, le silence pesait sur Hunters Cottage. La majeure partie de la congrégation vivait dans le bâtiment principal ; seules quelques familles avaient choisi, comme nous, d'habiter l'une des maisons plus petites qui parsemaient le